
Entre deux Mondes

À la frontière du réel.

“Il y a des lieux où le silence ne dort pas. Des lieux où quelque chose semble encore respirer, quelque part entre les murs.”

Il y a des lieux qui paraissent anodins. Des hôtels sans histoire, des bâtiments comme on en croise des centaines. Et puis, parfois, sans qu'on sache pourquoi, quelque chose change. L'air devient plus lourd, le silence s'installe, presque vivant. C'est ce genre de sensation que j'ai retrouvée dans la saga *The Conjuring* et que j'ai, un soir, ressentie moi-même.



Là où le cinéma rencontre le réel.

Ce qui rend *The Conjuring* unique dans le cinéma d'horreur, c'est sa façon de traiter la peur comme un fait réel. James Wan ne cherche pas à faire sursauter, mais à réveiller une angoisse familière celle qu'on ressent dans un lieu trop calme. Son horreur naît du doute, de cette frontière trouble entre rationnel et inexplicable. Son cinéma repose sur la suggestion une porte qui bouge, une ombre, un plan trop long. Il joue avec le silence comme d'autres jouent avec la musique. Chaque souffle, chaque craquement devient un avertissement. La caméra avance lentement, avec respect, comme si elle craignait ce qu'elle filme. C'est ce qui rend *The Conjuring* si dérangent, l'horreur n'y est jamais montrée, seulement pressentie. Le spectateur finit par douter de ce qu'il voit ; un bruit devient menace, un mouvement, danger. Le film s'ancre dans le réel à travers Ed et Lorraine Warren, véritables enquêteurs du paranormal. Leur duo foi et raison relie le mystique au concret. Wan ne filme pas des victimes, mais des croyants confrontés à l'invisible. Ainsi, *The Conjuring* parle autant du paranormal que de notre besoin de croire, croire qu'il existe autre chose, que la peur a un sens. Une œuvre située entre le visible et l'invisible, la foi et la raison.

Un hôtel au cœur de la ville.

Ce soir-là en 2014, nous voyageons en famille mon père, ma mère, ma sœur et moi. L'hôtel avait été réservé depuis plusieurs semaines. Rien d'inquiétant : un établissement du centre-ville de Saint-Etienne, façade claire, vitrine un peu vieillissante mais propre. On était arrivés vers 20 h 30, fatigués du trajet. Mais dès que ma mère et moi avons franchi la porte, tout a changé. L'accueil était sombre, à peine éclairé d'une lumière jaunâtre. L'air semblait figé, presque poussiéreux. Pas un bruit, pas une voix. Seulement ce silence... un silence trop dense, presque conscient. Derrière le comptoir, personne. Ma mère a appelé. Pas de réponse. Alors nous avons décidé de monter à l'étage. L'escalier, étroit et grinçant, semblait protester sous nos pas. Et plus nous montions, plus l'air se chargeait d'une tension invisible. En haut, un couloir désert. Toutes les portes closes, sauf une. Une seule, entrouverte, d'où s'échappait la lumière tremblotante d'une vieille télévision. Le son grinçait, irrégulier. On ne voyait personne, seulement cette lumière bleue et le bourdonnement métallique. J'ai senti quelque chose. Pas de peur immédiate, mais un malaise profond, presque physique. L'impression d'être observé, pas de loin, tout près. Ma mère m'a regardé, pâle, et sans dire un mot, nous avons fait demi-tour. Les marches criaient sous nos pas. Une minute plus tard, nous étions dehors.

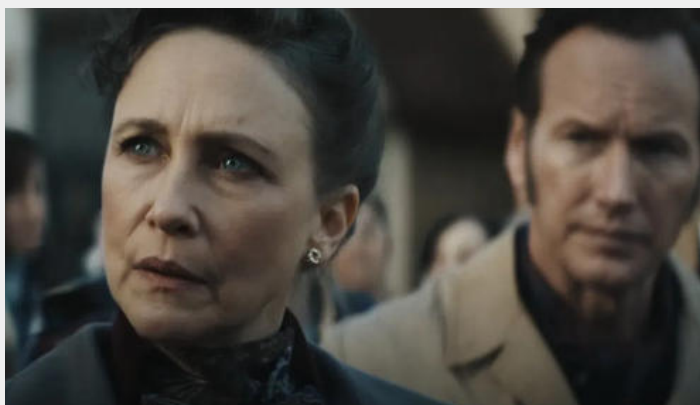


La phrase qui glace le sang.

Nous avons trouvé un autre hôtel, réservé à la dernière minute. À l'accueil, la réceptionniste nous a demandé d'où nous venions. Quand ma mère a cité le nom du premier établissement, un silence s'est installé. Puis elle a dit, simplement : « *Cet hôtel aurait déjà dû fermer. Il ne respecte plus les normes de sécurité.* » Elle n'a pas précisé lesquelles. Mais dans sa voix, il y avait quelque chose... un trouble, presque un non-dit. Et cette phrase m'est restée. Parce qu'elle rend l'histoire moins rationnelle. Et plus je repense à ce soir-là, plus je me demande si ce qu'on a ressenti venait vraiment de nous.

Ce que *The Conjuring* révèle.

Quand je regarde *The Conjuring*, je revois cet hôtel. Le couloir. La porte entrouverte. La télé qui chuchote. Les films de James Wan créent cette même tension : celle du banal qui bascule dans l'étrange. Les Warren, dans leurs enquêtes, ne cherchent pas seulement à chasser le mal : ils cherchent à le comprendre, à lui donner un visage. Et moi, je crois que j'essaie de faire pareil. De comprendre ce que je ressens dans certains lieux, ces présences que je ne vois pas, mais que je perçois.



L'appel de l'invisible.

Un jour, je le sais, j'irai plus loin. Je passerai une nuit dans un lieu réputé pour ses phénomènes étranges. Pas pour provoquer, mais pour vivre l'expérience pleinement. Pour voir si ce que je ressens est réel... ou simplement le reflet de ma fascination. Parce qu'au fond, ce qui m'attire le plus, ce n'est pas la peur mais le mystère. Et si ces lieux n'étaient pas hantés, mais habités ? Et si certaines mémoires refusaient simplement d'être oubliées ?